FACULTÉ DE SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES * LILLE 1 * Centre de DOC.

Les Temps Modernes

revue mensuelle

COMITE DE DIRECTION

Simone de BEAUVOIR — Jean-Jacques-Laurent BOST - Claire ETCHERELLI — François GEORGE — Pierre GOLDMAN André GORZ — Claude LANZMANN — Jean POUILLON Pierre RIGOULOT — Jean-Paul SARTRE — Pierre VICTOR

★

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés
La rédaction reçoit sur rendez-vous

★

REDACTION, ADMINISTRATION
Vente au numéro
26, rue de Condé. Paris 6e. Tel. 326-47-81

★

Diffusion aux Librairies
S.O.D.I.S. 128, avenue du maréchal-de-Lattre-de-Tassigny
77 - Lagny

★

SERVICE DES ABONNEMENTS
5, rue Sébastien-Bottin, Paris-7e
544-39-19

TARIF D'ABONNEMENT

	1 an	6 mois
France et Etranger	200,00 F	110,00 F
(supplément port recommandé)	78,00 F	39,00 F

Envoi par avion nous consulter.

ABONNEMENT POUR ETUDIANTS

Pour bénéficier de ce tarif réduit on est prié de s'adresser directement à l'administration de la Revue et de justifier de sa qualité d'étudiant.	120,00 F	60,00 F

VP82

Les Temps Modernes

FACULTÉ DE SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES * LILLE 1 * Centre de DOC.

UNIVERSITE LILLE 1 * BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE SCIENCES ET TECHNOLOGIES *

Herbert Marcuse

PROTOSOCIALISME ET CAPITALISME AVANCE

Essai sur la méthodologie de la révolution à la lumière des prémisses de Rudolf Bahro.

Le texte qui suit s'inspire de la problématique développée dans l'ouvrage de Rudolf Bahro [1]. Son analyse nous paraît en effet avoir une portée générale qui dépasse le cadre particulier de la République démocratique allemande. Ce qui veut dire que nous allons essayer de mettre en évidence comment les concepts élaborés par Bahro — lesquels, dans le cadre qu'il a choisi d'étudier, c'est-à-dire celui du « socialisme réellement existant » dans un certain nombre de pays, ne pouvaient recevoir leur pleine signification — concernent également la société capitaliste avancée. La seconde partie de cet essai constitue ma contribution personnelle à l'analyse de ces tendances qui, dans le capitalisme avancé, correspondent à celles mises en évidence par Bahro à l'intérieur du protosocialisme. Son livre

1. *L'Alternative,* Stock 2. Les citations de Bahro portent entre parenthèses la page de l'édition originale allemande.

ne constitue pas seulement une théorie critique du « socialisme réellement existant », mais en même temps une analyse marxiste de la période de transition vers le socialisme intégral. Il s'agit de la plus importante contribution à la théorie et à la pratique marxiste de ces dernières décennies. Si, toutes choses égales par ailleurs, les thèses de Bahro s'appliquent en grande partie au capitalisme avancé et que l'alternative est finalement la même pour les deux formations sociales, il ne faudrait pas cependant en conclure hâtivement que Bahro a jeté les bases d'une quelconque « théorie de la convergence ». Ce qu'il montre en fait, c'est que, à l'intérieur de ces deux structures sociales profondément différentes, opère le même mélange fondamental de progrès et de destructivité, de productivité et de répression, de satisfaction et de manque. Ce mélange, qui, sous des formes évidemment très différentes, est commun aux deux sociétés, et dont la théorie marxiste a sous-estimé très gravement le potentiel stabilisateur, ne peut être brisé que dans un type de socialisme *qui n'existe pas encore.*

Qui n'existe « pas encore » : ainsi l'utopie concrète (et son négatif affreux dans la société présente) devient le fil d'Ariane de l'analyse empirique ; et celle-ci fait apparaître le dépassement (Aufhebung) de l'utopie comme possibilité déjà réellement existante, voire comme nécessité. La démonstration de cette possibilité est le résultat d'un retournement méthodologique radical : ce n'est que lorsque le socialisme intégral, sous sa forme conceptuelle la plus extrême et la plus utopique, devient l'image idéale qui conduit l'analyse, qu'il apparaît comme possibilité réelle et que la base de l'utopie se dévoile dans le présent. Car la suppression de la propriété privée des moyens de production (qui demeure en tout état de cause la condition sine qua non du socialisme) ne suffit pas à elle seule à déterminer la différence essentielle des deux systèmes mais bien l'utilisation des forces productives matérielles et intellectuelles. « Toute la perspective dans laquelle nous avons envisagé jusqu'à présent le passage au communisme, a besoin d'être corrigée en ce sens, et cette correction ne concerne pas seulement la chronologie. L'abolition de la propriété privée des moyens de production et la libération universelle de l'humanité sont distinctes pendant toute une période. »

Bahro rompt enfin avec la fameuse distinction (passée depuis

longtemps au rang d'idéologie répressive) du socialisme et du communisme : le socialisme est communisme dès le commencement — et réciproquement. L'essence et le but de la société socialiste, à savoir « l'individu intégral », l'empiètement du règne de la liberté sur le règne de la nécessité, doivent (et peuvent) constituer dès maintenant la tâche et la ligne directrice d'une politique et d'une stratégie communistes.

Ce renversement méthodologique ramène en fait le marxisme de l'idéologie à la théorie — et à la pratique. L'analyse que fait Bahro des rapports de classes en RDA marque le point où le concept reconquiert sa liberté sur l'idéologie. L'absence de tout jargon, de tout rabâchage facile de la phraséologie marxiste, atteste que l'analyse se fonde bien sur la réalité sociale existante. Au lieu de s'accrocher stupidement à des thèses historiquement dépassées depuis longtemps, Bahro prolonge les concepts marxiens en les confrontant à la transformation des structures sociales dans la RDA post-capitaliste — et dans le capitalisme avancé ! Avec pour conséquence un pas en avant décisif du matérialisme historique.

Son analyse conduit à déterminer de façon nouvelle le rapport de la base et de la superstructure. Le centre de gravité de la dynamique sociale se déplace de l'objectivité de l'économie politique vers la subjectivité, vers la conscience comme forme matérielle potentielle de la transformation révolutionnaire :

« *L'espèce doit poursuivre sa progression comme itinéraire vers le dedans. Le saut dans le règne de la liberté n'est concevable que sur la base d'un équilibre entre l'espèce humaine et son environnement, dont la dynamique se déplace résolument sur le qualitatif et le subjectif* » (page 315).

Bahro voit dans ce tournant « la motivation profonde du socialisme, qui est, au fond, esthétique et dirigée à la fois vers la totalité et vers le retour des activités dans le Moi » (page 341).

Le marxisme reconquiert ainsi son élément idéaliste originel, à savoir la libération à l'égard de l'économie, qui est l'objectif du matérialisme historique. Celui-ci demeure intact : il est la dynamique de la base elle-même, c'est-à-dire l'organisation de la productivité toujours croissante du travail, qui fait de l'activité auto-libératrice de la subjectivité le centre de gravité de la transformation.

La suite de l'analyse de Bahro montre clairement dans quelle mesure le tournant vers la subjectivité est valable également pour le capitalisme avancé. Plus encore que dans les pays socialistes, la libération y dépend du développement d'une conscience qui s'enracine dans le processus matériel de production lui-même tout en le dépassant. C'est ce que Bahro appelle le « *surplus de conscience* », c'est-à-dire « la capacité psychique libre, qui n'est plus absorbée dans la lutte pour la vie et qu'il s'agit de transformer en pratique révolutionnaire » (page 321). Le mode de production industriel technique-scientifique, où le travail intellectuel joue un rôle de plus en plus important, engendre chez le producteur (le « travailleur collectif ») des qualités, des aptitudes, des rêves, des possibilités d'activités et de jouissance, qui sont étouffés ou pervertis dans les pays capitalistes ou dans la société non capitaliste répressive. L'inhumanité même de leur réalisation présente les pousse à travailler à leur réalisation humaine.

Dans la subjectivité du surplus de conscience, les intérêts de compensation et les intérêts d'émancipation sont contraints de s'unir. Les premiers concernent pour l'essentiel la sphère des biens matériels : accroissement et amélioration de la consommation, carrière, concurrence, profit, statut symbolique, etc. Ils peuvent encore (provisoirement !) trouver à se satisfaire dans le cadre du système dont il compensent la déshumanisation, contredisant par là-même les intérêts d'émancipation. Bahro insiste cependant sur le fait que les intérêts de compensation ne peuvent être purement et simplement réduits en faveur des intérêts d'émancipation et mis à leur service, car ils représentent une exigence de bonheur et de satisfaction profondément ancrée dans le psychisme. Le système y trouve sa justification. La révolution ne peut être imposée au peuple contre son gré, mais la puissance de compensation entrave la venue de la libération. La révolution présuppose la rupture avec cette puissance — rupture qui ne peut être cependant que le résultat de la révolution elle-même.

Tel est le « cercle infernal », qui revient si souvent, sous des formulations variées, dans le livre de Bahro. C'est le problème crucial que l'histoire pose désormais à la théorie révolutionnaire. Ce qui sépare aujourd'hui de demain, la servitude de la libération, ce n'est pas seulement la révolution, mais le

retournement radical des besoins, la rupture avec la « conscience subalterne », la catastrophe de la subjectivité. La contradiction entre la productivité écrasante, la richesse sociale, et son utilisation misérable, n'entraîne pas cette catastrophe avec la nécessité d'une loi historique — même pas lorsqu'elle est dirigée par une stratégie marxiste-léniniste. L'augmentation de la productivité et la suppression de la propriété privée des moyens de production ne conduisent pas nécessairement au socialisme, elles ne rompent pas nécessairement les chaînes de la domination et de la soumission de l'homme au travail. Bahro montre que tout un côté de la pensée de Marx sous-entend une nécessité de cet ordre : l'idée d'une augmentation constante de la productivité, d'une production toujours plus efficiente (et égalitaire). Au point culminant de la civilisation industrielle, la soumission au travail n'a plus d'autre rationalité que celle de la classe dominante et du maintien de sa puissance. Dans les pays socialistes, on justifie cette soumission en alléguant le retard dans la concurrence économique, technologique et militaire avec le capitalisme. Mais, à peine la nouvelle forme de la domination s'est-elle mise en place, que la nécessité se transforme en vertu : la « première phase » est prolongée à perte de vue sans qu'on puisse en apercevoir le terme. La différence qualitative de la société socialiste se perd d'autant plus vite que le socialisme reprend à son compte le modèle de consommation des pays capitalistes avancés. L'intérêt de la compensation travaille alors contre la libération. Le « cercle infernal » se retrouve dans les deux types de société. Comment est-il possible de le rompre ?

Cette question nous ramène à l'idée d'un surplus de conscience conçu comme force de transformation. Cette conscience a sa base matérielle dans le mode de production scientifique-technologique et dans son « intellectualisation ». A ce stade, elle se trouve « incarnée » (mais non réfléchie) dans les « couches intellectualisées du travailleur collectif » (page 390). Ce surplus de conscience se retrouve aussi, mais sous une forme pétrifiée et inactive, dans toutes les couches de la population salariée. Il se manifeste dans le sentiment vague que les choses peuvent changer, qu'il existe une alternative, sentiment qui se catalyse en certitude dans les groupes oppositionnels : le mouvement étudiant, celui des femmes, les initiatives civiques, les

« concerned scientists », pour n'en citer que quelques-uns. Là où la grande majorité des travailleurs est intégrée au système, les rapports de classe tendent à adopter une structure *élitaire*, dans laquelle l'intelligentsia, comme partie du travailleur collectif, joue un rôle dirigeant. Bahro n'hésite pas à faire sienne l'idée provocatrice que, durant la période de préparation et de transition, ce sont les intellectuels qui « donnent le ton » et qui dirigent la reconstruction de la société (pages 390 et 447).

Le rôle dirigeant de l'intelligentsia a un double fondement :

1) Aujourd'hui plus qu'à aucune autre époque du passé, savoir égale pouvoir. Etre informé des mécanismes scientifiques, techniques, économiques et psychologiques, qui reproduisent la société industrielle avancée, c'est aussi apercevoir les possibilités objectives de sa transformation. Certes, le simple savoir ne suffit pas à réaliser ces potentialités. Mais l'intelligentsia n'est pas isolée : c'est le processus de production lui-même qui « s'intellectualise » et dans lequel les travailleurs intellectuels jouent un rôle toujours plus important. En RDA, ils constituent une partie de l'appareil qui contrôle les moyens de production ; selon Bahro, il existe déjà en leur sein une opposition considérable à la dictature de la bureaucratie politique.

2) Pour l'intelligentsia, la réalisation de ses intérêts de compensation ne constitue plus un souci quotidien : elle partage avec les fonctionnaires du Parti d'importants privilèges au niveau de la culture matérielle et intellectuelle. Dans les pays capitalistes, cela n'est vrai qu'à une échelle très restreinte et seulement pour un petite cercle d'intellectuels plus ou moins conformistes. A défaut d'avantages de cet ordre, la majorité des autres possèdent à tout le moins le privilège de la culture, qui est susceptible de leur ouvrir un horizon intellectuel inaccessible aux autres travailleurs et qui transcende la société actuelle.

Créer un espace et un temps où les intérêts d'émancipation puissent s'épanouir au-delà de la sphère matérielle, qui détermine aujourd'hui toutes les dimensions de l'existence, telle est la tâche de l'éducation et de la division du travail socialistes. Dès la période de transition, le socialisme est essentiellement un problème d'*économie du temps*. L'organisation du travail, sa nouvelle répartition, vise à inverser le rapport entre temps de travail nécessaire et temps de travail libérateur dans

l'intérêt de « l'individu intégral ». Dans la mesure où cette nouvelle répartition du temps à l'échelle de la société tout entière exige également une réorganisation radicale du travail *nécessaire* (Bahro donne à ce sujet des indications très concrètes) la nouvelle économie du temps pourrait constituer une manifestation du règne de la liberté *à l'intérieur même* du règne de la nécessité. Et, dans la mesure où elle serait mise en œuvre à tous les niveaux de la société, elle déconstruirait du même coup la position privilégiée de l'intelligentsia en la généralisant progressivement.

Bahro rejette comme anarchiste, aventuriste et gauchiste toute conception de la période de transition qui prétendrait faire l'économie d'un parti communiste, d'un Etat et d'une bureaucratie. Selon ses propres termes, l'Etat est le « pédagogue » chargé de moderniser la société (page 150) — la modernisation en tant qu'elle crée des institutions libératrices. Un tel Etat devrait donc se donner un système d'éducation réellement universel, qui engloberait la culture matérielle aussi bien qu'intellectuelle et qui aurait pour but de libérer les besoins de leur base psychique de classe. Le manque d'initiative des masses et l'intégration de la classe ouvrière dans le système dominant des intérêts de compensation enlèvent à l'idée d'un dépérissement de l'Etat toute base empirico-historique. Le socialisme doit se donner son propre anti-Etat et sa propre administration. « Le peuple et les fonctionnaires — telle est l'inévitable dichotomie de toute société protosocialiste » (page 285). De celle-ci seulement ? On retomberait alors dans la théorie des deux phases.

La conception de Bahro semble impliquer que, même dans la société socialiste pleinement développée, l'universel continuera d'être institutionnalisé : l'anti-Etat comme Etat. Il est *anti*-Etat dans la mesure où il favorise le développement des intérêts de libération et où il élargit la part de la spontanéité et de l'autonomie individuelle, mais il est *Etat* lorsqu'il organise ce développement dans l'intérêt du corps social tout entier (détermination des priorités, répartition des tâches, éducation, etc.) et cela avec tous les moyens de contrainte d'une autorité qui tient sa légitimité du peuple lui-même. L'anti-Etat reproduit la dialectique de l'autonomie et de la dépendance des besoins : l'Etat socialiste « enregistre » les besoins propres aux individus, tels qu'ils apparaissent dans la structure psychique dominante,

et en organise le dépassement (Aufhebung) sous forme de besoins nouveaux et libérateurs, qui sont ensuite repris au niveau des individus.

Bahro conçoit la hiérarchie rationnelle, qui continuera d'être nécessaire dans le socialisme intégral, comme l'antithèse de l'appareil de domination, qui s'est établi dans les pays socialistes actuels. La hiérarchie qu'il envisage est mise en place et contrôlée démocratiquement à tous les échelons. Au sommet, elle comporte un double pouvoir : d'un côté le *parti* communiste et, de l'autre, une « *Ligue des communistes* », indépendante du Parti et recrutée dans *toutes* les couches de la société parmi les intellectuels les plus avancés quant à leur niveau de conscience. Cette ligue est le cerveau de l'ensemble : une élite démocratique, dont la voix est décisive lorsqu'il s'agit de discuter du Plan, de l'éducation, de la nouvelle répartition des tâches, etc.

L'inertie et la faiblesse des masses, leur dépendance, qu'exprime dans les pays capitalistes la dichotomie peuple-classe dominante et, dans les pays socialistes, la dichotomie fonctionnaires-peuple, tend presque nécessairement à une autonomisation du « sommet ». Bahro étudie cette tendance là où elle se manifeste dès maintenant avec le plus d'évidence, c'est-à-dire dans la société protosocialiste. Il est persuadé que cette évolution peut être contrecarrée par la mise en place progressive d'une sorte d'*Organisation des Conseils* (autogestions, coopératives). On peut déjà voir cette dernière se dessiner à l'intérieur du système. Il montre d'une manière très convaincante comment la conception traditionnelle des Conseils s'articule trop exclusivement sur la sphère matérielle de la production ; d'où le fait qu'ils continuent à représenter des intérêts particuliers. La situation dans les pays protosocialistes et aussi dans les régimes capitalistes avancés avec leur classe ouvrière élargie, où l'intelligentsia joue un rôle déterminant à l'intérieur du processus de production, serait favorable, selon Bahro, à un élargissement du rôle des Conseils. Un nombre relativement restreint de savants, de techniciens, d'ingénieurs, voire d'agents des médias, pourraient, s'ils étaient organisés, entraver et peut-être paralyser la reproduction du système. Mais « les conditions ne sont pas réalisées ». Leur intégration même au processus de production, pour ne rien dire de leurs salaires confortables, s'oppose à leur radicalisation. Néanmoins, objectivement, il leur revient

un rôle dirigeant dans la transformation révolutionnaire de la société.

Durant la période de préparation et de transition, la révolution ne peut se passer d'une direction, qui soit en même temps capable de *s'opposer* aux intérêts de compensation des masses. Cette direction se trouve confrontée, elle aussi, à la nécessité de la répression : répression de la « conscience subalterne », de la spontanéité non réfléchie, de l'égoïsme bourgeois et petit-bourgeois.

Sur ce point capital, Bahro en revient de toute évidence à l'opinion de Platon (la dictature éducative des intellectuels supérieurs) et de Rousseau (on doit contraindre les hommes à être libres), une idée tabou aussi bien pour le marxisme que pour le libéralisme. En réalité la fonction éducatrice de l'Etat socialiste est inconcevable si celui-ci ne dispose pas d'une autorité reconnue, autorité fondée, chez Bahro, sur la supériorité intellectuelle. Bahro a beau insister très logiquement sur le fait que la Ligue aussi bien que le Parti sont recrutés dans toutes les couches sociales et demeurent à tous les échelons responsables devant le peuple — le scandale demeure. Il faut en prendre son parti.

C'est précisément sur ce point, là même où la conception que Bahro se fait du socialisme prêterait, hélas, si facilement le flanc au dénigrement et à la dérision, qu'apparaît toute la radicalité de son propos et — sa fidélité à la théorie marxienne. La question du *sujet de la révolution,* que l'intégration de la classe ouvrière au système a mis à l'ordre du jour, reçoit une réponse au niveau du développement historique concret. Le fétichisme de la classe ouvrière, conçue comme la classe que sa position « ontologique » prédestine par la logique de fer du développement économico-politique à devenir le sujet de la révolution — ce postulat d'une unité entre la logique et l'histoire (selon lequel tout ce qui apparaît réalisé sur le plan logique doit aussitôt s'accomplir sur le plan historique) (page 51) — ce fétichisme se trouve en fait dépassé (aufgehoben). Et ce non par un coup de force théorique mais dans le déroulement de l'histoire elle-même. Il est « devenu évident que le prolétariat *ne peut* constituer une classe dominante » (page 231). Dans les pays capitalistes, la classe ouvrière forme « une base trop étroite pour transformer radicalement la société ». « Les intérêts spéci-